

**S**UR MON BUREAU, MON PETIT FOUTOIR HABITUEL : des stylos-feutres rouges et noirs, le brouillon de ma dissertation à rendre mardi matin, un yaourt 0% à l'ananas et une barquette de carottes râpées. Le dimanche, la plupart des étudiantes du foyer rentrent chez elles, et je me sens un peu seule dans cette chambre sous les toits où j'ai à peine la place d'aller de la table au lit, du lit à l'armoire. Cette chambre semblable à celles où le tic-tac d'une pendule m'obsédait lorsque, au temps des siestes imposées, je regardais les mouches embrasser le plafond. Il doit être seize heures cinq ou douze. Ma montre retarde un peu. Mieux vaut ne pas arriver en avance chez Solange Dumontel qui m'a invitée à un goûter-dîner avec ses enfants : elle pourrait me trouver sans-gêne. Quand je lui ai téléphoné, elle m'a appelée « ma chérie » et a vite raccroché. J'ai dû la déranger : elle a accepté de me recevoir par politesse, pour faire plaisir à maman, sa vieille amie de classe. J'ai peur d'être intimidée par cette famille si « lancée », comme on dit. Et, cerise sur le pudding, le fils aîné est à Polytechnique ! À part ma cousine, mes grands-parents, oncle Paul et une fille d'hypokhâgne, je ne connais personne à Paris. Le week-end dernier, à Mulhouse, maman m'a prévenue : le mari de Solange est mort dans un accident d'avion, il y a deux ans. Quatre enfants, un drame. Mon père a souri : « Elle a un charme fou, elle ne restera pas longtemps veuve. » Ma mère lui a fait remarquer que Solange représentait une menace pour les femmes mariées.

Elle m'a conseillée d'être réservée afin d'avoir plus de chances d'être réinvitée. Réservee, elle le répète souvent, comme s'il fallait que je m'efface, me taise, me retienne, dans l'attente d'être enfin prête, une attente qui pourrait durer jusqu'à la fin de mes études, jusqu'à ce que je sois moins influençable, moins égoïste, moins émotive. Cette soirée me changera des bûcheuses, ces boutonneuses qui fayotent dans l'espoir d'entrer à Normal Sup. C'est la faute à mon grand-oncle, Paul Dantec, qui a voulu que je m'inscrive à Sainte-Marie au lieu de préparer une licence de lettres à la Sorbonne. Un vieux réac ! Dans le salon de ma grand-mère, il m'a lancé de sa voix chevrotante : « Un excellent niveau, des professeurs remarquables. » Pas faux, elles sont finalement assez calées, ces demoiselles. Elles ont même fait des vœux afin de se consacrer à l'éducation des jeunes filles de bonne famille – un enseignement exigeant, allié à une formation morale. Oncle Paul vient souvent célébrer la messe au collège ou donner une conférence. J'espère ne pas le croiser : il va sûrement me demander si je me plais, si j'ai de bons résultats. Moi, je balance entre le missel et Jean-Paul Sartre. Un huis clos. Si j'étais en fac, au lieu de m'enfermer avec Bachelard, je me baladeraï au Quartier latin, j'entrerais dans un café enfumé où un étudiant aux cheveux longs écrirait des poèmes. Au fond de la salle, je ferais mine de lire un roman, et il lèverait vers moi ce regard un peu flou du binoclard, celui qui cherche un détail, une image toute simple pour dire ce sentiment si confus et si doux qu'il caresse, cette mélancolie qu'il chérit, tel un vieux jouet. Je donnerais toute la philo, l'histoire, le grec et le latin pour rire quelques instants de ses vers de mirliton et sortir de cette volière.

Ma cousine, Camille, n'est plus la même. Il y a un an, elle s'est mariée avec Pierre-Alexandre, un grand mariage en robe d'organdi, enfants d'honneur en liberty. Elle venait d'avoir dix-huit ans. Sa mère avait loué le château de Montrésor : un vrai rallye mondain. Elle habite rue de la Pompe, dans un appartement cossu avec parquet, moulures, rideaux de taffetas mauve, fauteuils assortis. Lorsque je suis allée la voir, il y a dix jours, elle préparait des cartons d'invitation pour un dîner de douze couverts. Mini-jupe en daim, pull moussieux, longue chevelure brune lâchée, elle rayonnait. Elle sort tous les soirs : cocktails, vernissages, fêtes de famille. Je ne l'envie pas. Trop de mondanités, de chichis, de snobs qui gravitent autour d'elle. Elle veut créer une boîte d'événements. Je suis sûre qu'elle réussira : elle arrive toujours à ses fins. Moi, je ne sais pas encore ce que je ferai plus tard. Je me suis inscrite à un cours de théâtre, le cours Laporte, rue Vavin. J'y vais deux fois par semaine et j'envisage de préparer la Rue Blanche et le Conservatoire. Mes parents m'ont déconseillé de me lancer dans cette voie, mais quand je me cache derrière les rideaux du petit théâtre avant de dire ma réplique dans *La Mouette*, mon cœur s'emballe, je deviens une autre, une actrice.

À dix-sept heures, j'enfile mon pull framboise et dessine un trait de khôl autour de mes yeux. Sister Emily, la directrice du foyer, surgit du parloir, les bras croisés sur son châle. Le visage bandé d'un voile blanc, elle a le teint laiteux des Anglaises, raffole des yaourts périmés et des fruits avariés. D'une voix douce, elle s'étonne que je ne sois pas descendue pour le brunch. Je prétexte un mal au ventre. Ses yeux clairs sourient : « Vous mangez comme un oiseau, Juliette. » Sa longue jupe grise violette.

De crainte d'être en retard, je cavale de la rue Perronet à la station de métro Les Sablons. Place des Ternes, je suis Nina au moment où elle dit adieu à Trigorine, avant de partir pour Moscou. Je me récite en boucle le passage que j'ai appris par cœur au cas où M. Laporte, mon professeur, me demanderait de monter sur scène vendredi prochain : *Depuis des milliers de siècles, la Terre ne porte plus d'être vivant et cette pauvre Lune allume en vain sa lanterne...* La plupart du temps, je me contente de regarder les élèves jouer. M. Laporte n'hésite pas à les rudoyer. La dernière fois, il a obligé un garçon à mordre le mollet d'une fille afin qu'il lui déclare son amour avec plus de sincérité. Comme l'écrit Diderot dans son *Paradoxe sur le comédien* : *C'est le manque absolu de sensibilité qui prépare les acteurs sublimes.*

J'ai eu du mal à trouver le 118, avenue de Courcelles, où se dresse un immeuble haussmannien de pierre blanche. Devant un porche gris aux poignées dorées, je fouille dans les poches de mon sac à la recherche du bout de papier où j'ai noté le code. Comment ai-je pu l'égarer ? La perspective de devoir rentrer au foyer me semble la pire des punitions. Soudain, une dame en vison s'approche et la porte s'ouvre, comme par miracle. Au troisième étage, rien n'indique si les Dumontel habitent à droite ou à gauche, mais le paillason de droite me paraît plus accueillant. À peine ai-je sonné qu'une brune pulpeuse montre son nez et me dévisage d'un regard espiègle.

- Ah, te voilà, Juliette ! On se demandait si tu viendrais.
- Désolée, j'ai un peu cherché. Excuse-moi, je ne sais plus comment tu t'appelles.
- Moi, c'est Dune, je suis la troisième. On a dû se croiser au collège. Suis-moi, c'est par là.

D'un geste de la main, elle me fait comprendre qu'elle est pressée de retrouver les siens. Et je me dis qu'elle doit penser : on est bien entre nous, aucune envie de faire un effort pour l'invitée de maman. « Jean-Michel va arriver », lance-t-elle d'une moue amusée, un rien mystérieuse, et lorsqu'elle s'achemine d'un léger dandinement des hanches vers le couloir qui mène à la cuisine, je me surprends à m'accorder à son rythme, troublée par sa sensualité, sa façon de savourer chacun de ses mots.

Autour d'une table en bois, des chevelures se mêlent au point que je n'arrive pas à distinguer Solange, la mère de Dune, de ses trois filles. Elles dégustent des croissants qu'elles trempent dans du chocolat chaud, rient, se délectent, si bien ensemble que je crains de les ennuyer. Solange lève la tête, sourit, un sourire qui se prolonge, celui d'une femme heureuse au beau visage éclairé de grands yeux en amande.

Elle vient vers moi, m'embrasse : « Bonjour ma chérie. C'est fou ce que tu ressembles à ta mère ! » Son parfum fleuri, quelques gouttes de Guerlain – n'est-ce pas ? –, sa manière élégante de m'indiquer une chaise, lui donnent ce charme distingué des femmes de son milieu, mais je devine, à sa gaieté, qu'elle cache une liberté, une féminité qui m'échappe et m'attire à la fois. Adèle tend les bras, et me jette un « Salut » en bâillant. D'une pirouette de danseuse, elle attrape une tasse, me sert un chocolat. Longue liane, elle parle avec l'assurance tranquille des aînées. Son nez aquilin, qu'adoucissent des joues rondes, en impose, et lorsqu'elle chuchote à l'oreille de la petite dernière, blondinette fraîche comme une rosière, je les soupçonne de se moquer de moi. Alors que Solange raconte en riant qu'il lui arrive de s'incruster dans des dîners, un jeune homme en uniforme de polytechnicien apparaît. D'un regard bleu pétillant, il semble couvrir d'une aile protectrice sa petite famille. Avec sa mèche blonde sur la tempe, il a quelque chose de Clint Eastwood, une sorte de gouaille en plus, et quand il sourit, un peu niais, ses sœurs s'exclament en chœur : « Jean-Michel ! », en lui sautant au cou. Peu habituée aux effusions, je m'étonne qu'il les serre sur sa poitrine, leur caresse les cheveux, leur chante qu'elles sont belles, avant d'enlacer sa mère, comme s'il revenait d'un long voyage, alors qu'il s'échappe de l'X où il a l'air de s'ennuyer. Chez nous, on ne se touche pas. Ma mère ne m'a jamais dit : « Je t'aime », car elle ne sait pas le dire. L'amour, nom de Dieu, je le voyais pointer là, mine de rien.

Lorsque Solange me présente : « La fille de mon amie, Blanche Monin », Jean-Michel lâche un : « Bienvenue au club, fillette » qui me refroidit. Comme si elle l'avait senti, Solange ajoute : « Nous sommes ravis de te recevoir. Je sais que tu es un peu isolée à Paris, mais tu peux venir ici quand tu veux. » Jean-Michel penche la tête et je crois lire dans ses pupilles un mélange de timidité et de malice qui me déconcertent. Un instant plus tard, il raconte sa virée, le week-end dernier, vers Molène. Ils étaient deux à bord. Une épopée : le vent s'est levé, la mer était déchaînée, le mât s'est brisé, ils ont dessalé. Ses sœurs s'emballent, sa mère s'inquiète, mais il éclate de rire et lui dit qu'elle n'a rien à craindre, qu'il repartira, si Dieu le veut. Alors qu'il s'éclipse, Adèle se met à empiler les assiettes et me regarde avec une pointe de reproche. J'en déduis qu'il me faut débarrasser les tasses. Mes mains tremblent, un bol m'échappe, se casse sur le carrelage. « Ce que tu es maladroite », fait Adèle. J'ai toujours été maladroite, ma principale qualité. Soulagée que son frère ait quitté la pièce, je passe la balayette, rassemble les morceaux et file vers la chambre de Dune.

La porte de celle de Jean-Michel est entrouverte. Avachi sur son lit, il a troqué son uniforme pour un jean et une chemise bleue. La pièce empeste le canasson. Au mur, du papier peint écossais, la maquette d'un trois-mâts ; sur le sol, un tas de vêtements et une pile de magazines. Pieds nus dans des mocassins à glands, il porte au poignet une montre marine, autour du cou, une chaînette avec une médaille de communion. Clope au bec, il tapote le matelas pour que je m'assoie près de lui. Lorsqu'il m'avoue qu'il est entré à l'X pour faire plaisir à sa mère, son sourire, qui m'avait paru benêt au premier abord, semble masquer je ne sais quelle tristesse, sans doute celle d'être devenu trop tôt chef de famille ou d'être obligé de se soumettre à une discipline quasi militaire. « Tu sais, je suis bien plus attiré par la politique que par l'entreprise. Il y a beaucoup à faire pour libérer le pays de ses carcans, à la Chaban », déclare-t-il avec une aisance un peu emphatique qui me grise. Même si je n'aime pas Chaban, je lui dis qu'il a raison mais que je suis plutôt socialiste, comme mon grand-père. D'une main mollassonne, il saisit une revue nautique, la feuillette. Afin d'attirer son attention, je lui demande s'il possède un voilier. Il soupire : « Évidemment, je ne pourrais pas naviguer sur le bateau d'un autre. Avec un ami, nous avons pu acheter un quat'vingt d'occase, un dériveur parfait pour les régates. » Le voilà reparti sur les manœuvres en mer, l'empannage sous spi, les prises de ris, le lof pour lof. Moi qui ne suis montée qu'une seule fois sur un Optimist, un été dans le Midi, je n'y comprends rien, mais je l'envie de prendre le large, à la barre, scrutant l'océan, une mouette moqueuse à l'épaule, la peau desséchée par le sel des embruns. « À mon avis, tu confonds le foc et la grand-voile », dit-il en me pinçant la joue. Le bateau tangué, j'ai le mal de mer, je cherche un bon mot pour le faire rire, mais rien ne vient. Je me souviens alors que son père est mort dans un petit

avion et lui demande à mi-voix où a eu lieu l'accident. Il tire la dernière Marlboro de son paquet, aspire longuement la fumée: «Près de chez nous, en Bretagne.» Il me parle ensuite de son père, ce héros. Engagé dans la Résistance à dix-sept ans, déporté à Auschwitz, il lui avait montré son tatouage en lui faisant promettre de se donner pour devise le mot de Churchill: *We shall never surrender*. Comme s'il voulait se protéger d'un chagrin encore à vif, Jean-Michel fait le V de la victoire avant de se gratter l'oreille.

– Que devient le père Dantec? Quand j'étais petit, il venait de temps en temps dîner chez nous: un homme exceptionnel, dit-il avec un enthousiasme débordant. Tu sais, mon père lui a confié beaucoup de choses sur les camps de la mort. Avec nous, il restait silencieux. Tu pourrais lui demander de me recevoir?

– Oncle Paul? Oui, oui, je lui en parlerai. Tu peux compter sur moi, mais depuis qu'il est cardinal, il n'arrête pas, dis-je avec la crainte que mon grand-oncle soit débordé.

J'imagine Jean-Michel sur ses genoux tandis que son père s'attendrit, attendant que les enfants soient couchés pour tenter de comprendre comment Dieu a pu laisser faire de tels massacres. À cet instant, j'ai l'intuition que quelque chose de plus grand nous lie, quelque chose qui ne s'effacera jamais. Si Jean-Michel voit oncle Paul comme quelqu'un d'exceptionnel, il faudrait que je discute plus souvent avec ce dernier. Jean-Michel se replonge dans sa revue et je voudrais qu'il me serre dans ses bras. De peur que ses sœurs s'aperçoivent de mon absence, je sors de sa chambre à reculons et me glisse dans celle de Dune. Penchée sur une feuille à gros carreaux, elle mordille la gomme au bout de son crayon à papier:

– Où étais-tu passée? Avec maman, on est en train d'organiser les fiançailles d'Adèle.

– Elle se fiance déjà? Avec qui?

– Une particule, minaude Dune. J'espère que ça ne va pas donner des idées à Jean-Michel.

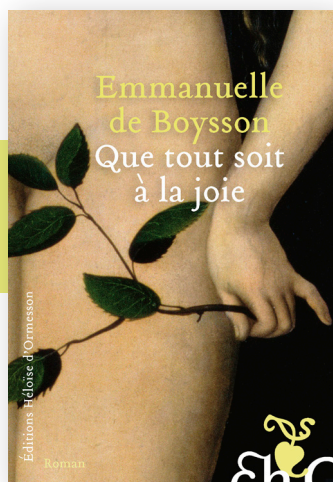
– Pourquoi tu dis ça?

– Il sort avec Bijou depuis trois mois, un record!

En entendant ce «Bijou», je la regarde, déconfite, suspendue à un fil, me demandant qui se cache derrière ce surnom ridicule. «T'en fais une tête! Tu ne connais pas Bénédicte Rubis? Tout le monde l'appelle Bijou», s'agace Dune. Bras croisés, j'imagine une créature longiligne à la chevelure auburn, pareille à Françoise Hardy dont j'écoute en boucle *Je suis moi, j'ai le ciel au bout des doigts*. Tandis que Dune se lime les ongles, je m'éclipse. Derrière la porte vitrée du salon, sur la pointe de ses pantouffles, Solange enlace un homme poivre et sel, la main sur ses fesses.

Au moment où je boutonne ma gabardine, une clef tourne dans la serrure. Une longue fille bronzée-frisottée au visage angulaire, vêtue d'un pull ras-le-nombril, fait rouler ses épaules carrées, à la manière des nageuses. «Désolée, on se croise», jette-t-elle du bout des lèvres. Bras ouverts, Adèle s'élançait vers elle: «Bijou! Tu es là! C'est le bonheur!» La porte claque. Au rez-de-chaussée, bigoudis sur la tête, la concierge passe la serpillière sur le carrelage.

[...]



Originnaire de Mulhouse, **EMMANUELLE DE BOYSSON** est écrivain et critique littéraire. Elle a publié de nombreux essais et romans inspirés des vérités et mensonges féminins, dont *Les Grandes bourgeoises* (2006), succès de librairie. Son précédent roman, *Les Années Solex*, a paru aux Éditions Héloïse d'Ormesson en 2017.

Emmanuelle de Boysson, *Que tout soit à la joie*

Roman

224 pages | ISBN 978-2-35087-522-4 | 18 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2019 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)